

Jean NKENGSA

Le Coq chante... Le Jour ne paraît pas.



Préface : Pr Jean BAHEBECK

Universitaire - Homme politique

Jean Nkengsa

Le coq chante... Le jour ne paraît pas

© Jean Nkengsa, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6566-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants, inestimable don du ciel.

À Marguerite, épouse, mère, compagne sans qui je ne serais sans doute plus de ce monde.

Préface par J.BAHEBECK et E.YENGA

Dans un style direct, alerte et sans fards, l'auteur Jean Nkengsa, revisite une partie de l'histoire oh ! Combien tragique mais toujours mal connue et délibérément tronquée du Cameroun sous domination coloniale et en lutte pour sa libération.

Le récit commence par le voyage d'un enfant de huit ans dans une contrée de l'Ouest du pays, un des théâtres les plus sanglants de cette période de triste mémoire.

Au fil du récit captivant, le contraste est saisissant entre la candeur innocente de l'enfant qui ne demande qu'à profiter de la douce affection de ses grands-parents et les scènes horribles de violence qui opposent deux protagonistes clairement identifiés. D'un côté, l'armée française d'occupation, oppressive, brutale, cruelle, aidée au besoin par des relais locaux à la solde de l'occupant, les « Fingongs », espèces de traîtres éhontés, mêlés à la population et d'apparence anodine.

De l'autre côté et face à cette cohorte, de vaillants combattants nationalistes de tous âges, prêts à verser leur sang pour libérer leur pays.

Au milieu des camps antagonistes, des populations innocentes et désemparées, impliquées dans une lutte dont ils cernent vaguement les enjeux mais en partagent les affres.

Pris dans un engrenage humainement compréhensible, l'adolescent précocement s'est mué en combattant armé et assume la cause patriotique. « Aveuglé par la haine, debout, hagard, je venais de tuer un homme. Pour la première fois. Et je n'éprouvais aucun remords. Pire, j'en voulais encore » Clame-t-il.

Tout est dit. Désormais, la vie de l'adolescent, son quotidien se déroule entre scènes macabres faites de déportations, d'emprisonnements, d'exécutions sommaires, de tortures, d'odeur de sang et de chair humaine en décomposition... Une guerre sans merci dans laquelle les belligérants se rendent coup pour coup. La mort rôde, elle frappe indistinctement.

Malgré tout, l'espoir existe et nourrit la rage de victoire : < Le pays sera libre. Ils ont fusillés deux héros ce matin. Ce soir, ce sont des dizaines d'autres qui sont nés et qui viendront agrandir la résistance nationalistes pour un Cameroun libre....)

Au bout de la lutte, une indépendance octroyée aux contours incertains pour le pays et ses populations.

Quid du rôle de l'élite dirigeante et de ses rapports avec l'état, la nation. Plus de soixante ans après, ces interrogations sont plus que jamais d'actualité.

D'allégorie en allégorie, Jean NKENGSA nous convie à une réflexion profonde sur la problématique du combat nationaliste de son héritage.

Inconsciemment ou non, l'auteur questionne la pertinence de l'actuel mode d'organisation sociale et celui de la gestion politique de notre Etat dans la perspective de l'édification d'une nation prospère mais surtout inclusive.

Le coq de l'indépendance effectivement a chanté, le jour de la libération totale tarde à paraître.

Le car Renault venait de franchir le carrefour Doumbouo. Nous étions partis de Douala aux premières heures du jour et la chaleur moite du départ s'évanouissait peu à peu. Elle laissait maintenant la place au léger vent frais des montagnes qui s'infiltrait à travers les vitres crasseuses du véhicule.

Un certain nombre de mes compagnons de voyage somnolaient, épuisés. Le voyage avait duré près de dix heures et nous approchions enfin de notre destination.

Assis sur la banquette en bois, je savourais mon bonheur à venir. Je savais que ma grand-mère m'attendait.

Ma'a comme je l'appelais, m'avait certainement, comme de coutume, gardé mon petit régime de bananes au-dessus du grenier, ainsi que des œufs de ses poules et de petites arachides sucrées qu'elle grillerait pour moi dès mon arrivée, en attendant le repas du soir.

Depuis trois ans, mon père se faisait un devoir de m'envoyer au village auprès de ma grand-mère dès le début des grandes vacances. Pendant trois mois, je retrouvais mes camarades de jeux et les grands espaces des plantations qui bordaient la chefferie de mon grand-père.

Je contemplais le village de mon père qui précédait celui de ma mère. Des deux côtés de la route, s'étirait une constellation de maisons en briques de terre coiffées de leurs toits de chaume : le « Camp » comme on le nommait. On avait regroupé les villageois au centre du village afin, disait-on, de mieux les protéger des maquisards qui semaient la terreur à l'intérieur des terres.

Les habitants avaient donc été obligés de quitter les parcelles de leur naissance, abandonnant leurs maisons, les cases des crânes et les forêts sacrées pour s'installer au camp en une sorte d'exode intérieur.

Le conducteur avait ralenti au fur et à mesure que nous approchions de l'entrée du village. Une curieuse agitation s'empara subitement des passagers. Ils farfouillaient frénétiquement dans leurs poches et leurs sacs lorsque dans une brutale secousse, le car s'immobilisa.

— Tout le monde à terre et papiers en main – identité, impôts, laissez- passer et carte de vote... moi commandant Bakary... Moi pas rigoler.

Recroquevillé sur ma banquette, je regardais la scène et l'homme. Il était vraiment grand. Très grand, un géant ! Trois balafres striaient verticalement chacune de ses joues. Une solitaire, plus profonde encore que les autres, barrait le milieu de son front. Elle lui divisait la tête en deux parts strictement égales. Le noir foncé de son teint tranchait avec la blancheur cristalline de sa rangée de dents qui lui donnaient un air de bête féroce. Il tenait dans la main droite, un fouet en lanières qu'il faisait cingler pendant qu'il parlait. Son fusil en bandoulière, ondulait dans son large dos au rythme de ses mouvements de va-et-vient autour du car.

Les hommes descendirent en premier, les bras levés, tenant au bout de leurs doigts tremblants, carte d'identité, carton d'impôts, carte d'électeur et permis de circuler, sorte de laissez-passer qui permettait de voyager dans le pays. Commandant Bakary arrachait les documents des mains de mes compagnons, les retournait dans tous les sens et maugréait des « c'est bon », « affirmatif ». Le militaire repoussait sur le côté, sans ménagement, ceux qui étaient en règle selon lui.

Un septuagénaire en fin de fil s'approcha, bras ballants à la différence des autres.

— Papiers ! gronda commandant Bakary.

— Euh-euh ! marmonna le vieux.

— Commando ! hurla Bakary appelant son collègue. Au gnouf ce salopard. Zéro papiers, maquisard. Exécution...

— À vos ordres ! rétorqua le soldat en agrippant l'infortuné par la manche de sa gandoura.

L'homme trébucha, son chapeau vola au loin et il s'aplatit dans la poussière.

Je n'entendis que le sifflement du fouet qui s'éleva pour s'abattre sèchement sur le dos du vieil homme. L'infortuné lâcha un râle sourd. Je me recroquevillai un peu plus dans mon coin. J'étais pétrifié. Le commando traina le malheureux en direction de l'entrée de la base dont il referma rageusement l'immense portail en fer forgé.

Tous les autres passagers remontèrent en silence, la tête baissée, le visage fermé. Le car reprit la route.

Endormi sur le dos de Ma'a, apaisé par la chaleur de sa peau contre la mienne, je me réveillai à l'aube, encore tourmenté par le souvenir événements de la veille.

Ma grand-mère n'avait pas de prénom et nous l'appelions simplement Ma'a, à ne pas à ne pas confondre avec maman, appellation réservée à notre mère. Ma'a était née avant l'arrivée des missionnaires catholiques. Le baptême ainsi que l'état civil n'étaient pas encore parvenus dans ces lointaines contrées des Grass Fields, encore moins dans notre petit village accroché à la chaîne montagneuse de l'ouest Cameroun.

J'avais huit ans et chaque fin d'année scolaire je revenais auprès de ma grand-mère pour les grandes vacances. Je passais en classe de CE2, cours élémentaire 2 à l'école publique du camp Bertheau à Douala.

Mes deux sœurs aînées, qui fréquentaient l'école des jeunes filles de New Bell étaient restées en ville avec nos parents. Les chiques, la lampe tempête et autres privations avaient nourri leur aversion pour le village. Il n'y avait pas de chocolat, pas de pain, et pas de confiture non plus. Mes sœurs ne comprenaient pas mon enthousiasme au moment où je montais dans le car Renault qui m'emmènerait au village auprès de ma grand-mère.

Mon père, supplétif de l'armée française au moment des indépendances comptabilisait cinq années de bons et loyaux services à combattre les maquisards aux côtés de l'armée coloniale. Nous habitions le camp Bertheau, une base militaire remplie de chars d'assaut, de camions militaires et autres engins de guerre.

Mon père avait fait la campagne de Sanaga maritime à Eseka, celle de l'Est à Bertoua où je suis né, Ebolowa ensuite dans le Sud du Cameroun, Yaoundé la capitale et enfin Douala. Ça chauffait dans la région du Mungo disait-il, la patrie était en danger. Son régiment partait, revenait puis repartait, au rythme de trois mois de campagne et un mois de repos.

C'était un bon soldat, discipliné et dur à la tâche. Les rudiments de français qu'il avait acquis lors de ses tribulations au contact de ses frères d'armes français, lui avaient ouvert l'accès au mess réservé aux sous-officiers français

avec lesquels il partageait quelques rares apéritifs en compagnie d'autres supplétifs indigènes triés sur le volet de l'obéissance.

La situation privilégiée du père offrait à nous, ses enfants, des avantages inespérés. Accès au jardin d'enfants et au parc avec à la clé quelques friandises que madame de Beaupré nous distribuait avec parcimonie tout en nous exhortant à raffermir notre reconnaissance envers la France qui nous aimait. Nous étions les enfants de la République. Des barbares maquisards, s'employaient à nous détourner de l'amour de la mère patrie. Madame de Beaupré clôturait ses discours par la distribution de tablettes de chocolat, de pommes venues de France et de bonbons. Ces gâteries suscitaient l'envie des autres enfants du voisinage qui assistaient à ces scènes périodiques à travers les grilles qui quadrillaient le camp militaire l'isolant du reste du quartier New-bell.